



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

43 | octobre 2008
Varia

Hisayasu NAKAGAWA, *Mémoires d'un « moraliste passable »*

Annie Becq



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/3882>

DOI : 10.4000/rde.3882

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 29 octobre 2008

Pagination : 205-208

ISBN : 978-2-952089-8-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Annie Becq, « Hisayasu NAKAGAWA, *Mémoires d'un « moraliste passable »* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 43 | octobre 2008, mis en ligne le 27 novembre 2008, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/3882> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.3882>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2021.

Propriété intellectuelle

Hisayasu NAKAGAWA, *Mémoires d'un « moraliste passable »*

Annie Becq

RÉFÉRENCE

Hisayasu NAKAGAWA, *Mémoires d'un « moraliste passable »*, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, 2007, 172 p.

- 1 C'est un honneur et une joie que d'avoir à rendre compte du dernier livre de H. Nakagawa, « mémoires » où se révèle l'ancrage existentiel de l'activité intellectuelle exigeante et multiforme de ce « pantophile ». La deuxième partie, « Trois autoportraits », nous était déjà connue puisqu'elle reprend le chapitre consacré au savant japonais par le recueil de S. Karp *Être dix-huitiémiste*¹, dans le sillage de la table ronde organisée en 1995 par M. Delon et J. Schlobach², à quelques modifications près, en particulier des ajouts : la page sur l'oncle égyptologue, modèle de curiosité encyclopédique mais aussi effrayante image de « dilettante improductif » (p. 107) ; l'étrange rencontre à Budapest du château de ses ancêtres (p. 20, note) dans la mélodie exécutée à son intention par des musiciens roms (p. 134) ; la critique détaillée d'un interprète japonais de Rousseau, qui vise au-delà de l'auteur deux tendances japonaises « séculaires » contradictoires (p. 150-52) ; enfin, l'épisode de 2001, présenté comme une « extravagante aventure » (p. 163), qui a momentanément conféré à ce cosmopolite la mission de formuler la « philosophie » des programmes internationaux d'exploration de l'espace, le rêve, d'inspiration kantienne, que l'International Space Station « en tant que symbole planétaire, soit le lieu de rencontre de tous les pays afin de discuter des solutions à trouver pour sauver la terre et y installer une paix stable » (p. 160). Mais comment, s'agissant du dialogue de cultures, penser et situer « le lieu médiateur », analogue à ce que son interlocuteur F. Jullien appelle « la marge de manœuvre en philosophie » (p. 144-45) ? A-t-il été réalisé dans ce que H. Nakagawa a désigné comme

« l'universalité » d'un Diderot- Protée³ ? Vacuité infinie, néant gros de tous les possibles, tel le dieu de la théologie négative ?

- 2 C'est sur cette espèce d'impasse féconde qu'ouvre le questionnement « comparatiste », au sens où l'entend et le pratique H. Nakagawa. On se plaît à en retrouver ici les divers objets : deux pratiques de la même écriture, l'autobiographie par exemple, deux textes différents sur le même objet, regards réciproques de cultures étrangères ; méthode mise en œuvre dès le travail fondateur et fondamental sur les deux éditions de l'*Essai* de Diderot sur Sénèque, à partir duquel se sont déployés plusieurs axes avec recoupements, amplifications, approfondissements. Rappelons le thème de l'importance, au siècle des Lumières, de l'*apologia pro vita sua*, la forme d'autobiographie avouée ou surtout déguisée, adressée à la postérité, et la piste, capitale, des conditions culturelles, en particulier linguistiques, incontournables de tout discours, impensé des énoncés d'occidentaux comme Rousseau ou Heidegger, comme des faits de langue ou de culture japonaises, débusqué par la lecture à « double lumière ». Cohérence profonde de ces recherches qui dessinent le profil d'un maître traducteur des cultures, doté d'une fonction originale dans l'internationale des chercheurs, et dont les enjeux excèdent les seules spéculations intellectuelles.
- 3 C'est en effet pour ainsi dire leur ancrage existentiel qui se dévoile en amont de l'autobiographie intellectuelle des « Trois autoportraits », et qui donne une tout autre dimension au travail de ces mémoires, même si l'initiative en a été extérieure. Il est certes possible de repérer dans le récit des années de jeunesse et d'apprentissage les amorces et autres pierres d'attente des réalisations à venir : lectures encyclopédiques où des romans russes et allemands voisinent avec la physique nucléaire, la littérature dite « d'idées » : philosophie (Spinoza, Hegel, Platon, Kant...), théologie, puis polarisation sur la littérature française (Pascal, Voltaire, Diderot) ; rencontre chez Voltaire où l'a mené son « goût pour le dialogue », signe de la structure durable profonde de son appréhension du monde, de la « double structure » qui permet à l'auteur des *Dialogues d'Evhémère* de parler de modernes tout en prétextant juger les Anciens (p. 58-59). Mais ces lectures continues, assorties du ferme projet de devenir enseignant-chercheur, sont alors génératrices d'angoisses propres à leur imposer une signification existentielle. Il est « abattu » par la découverte des grands critiques (p. 59) ; face à « l'impermanence universelle », c'est du côté de la création de « son propre monde », d'une œuvre capable de survivre, qu'il cherche son salut, son « château » (p. 50). Mais comment concilier l'affirmation de soi avec la fidélité à l'autre exigée du chercheur (p. 52) ? Comment parler de soi en parlant des autres ? La découverte de sa méthode sera aussi la conquête d'un équilibre – conforté dès 1955 par la présence bénéfique de sa future épouse –, le triomphe sur le désir de mort et le démon dont le masque grimace sur la couverture du livre, de cet être « asocial » (p. 107), habitant obstiné des « forêts de livres » (p. 121) qui a tenté à deux reprises l'expérience du « grand saut » (p. 51-58).
- 4 L'entreprise de ces mémoires – qui doivent se prolonger par une troisième partie en forme de message d'outre-tombe (p. 9) – apparaît alors comme l'érection d'une sorte de pyramide, substitut du livre-somme, comme celui de Robert Mauzi par exemple, qu'H. Nakagawa dit n'avoir pas écrit. C'est aussi le moyen pour celui qui l'a interrompue par le refus d'un enfant, éventuel *alter ego* tenté par la mort (p. 104), de faire droit à sa lignée, grande et ancienne famille aristocratique dont le rappel détaillé de la généalogie ne relève pas d'une « vanité anachronique » (p. 15) et dont le poids traditionnel –

mentionné aussi à la fin de la première version des « Trois autoportraits » avec toutes les pesanteurs dont il fallait se libérer, grâce au modèles des philosophes français des Lumières – devient ici d'entrée de jeu une charge à assumer, voire à transfigurer par l'œuvre – d'autant que parmi ces ancêtres figurent des « seigneurs éclairés », combattants persécutés en leur temps pour les Lumières, que célèbre l'*Encyclopédie* (p. 17-18). À leur descendant d'affirmer dans le concert international sa place de Japonais, soucieux de dénoncer les « travers du Japon », en montrant la possibilité de concilier une véritable ouverture aux autres avec une véritable originalité (p. 8-9).

- 5 Il m'a été donné, grâce à Charles Porset, de rencontrer – trop peu – H. Nakagawa et son épouse lors de l'un de leurs séjours à Paris, comme il a l'amabilité de le rappeler, mais nous ne savions pas alors que nous étions de ceux que choisissent les chats, et que Charles Grosbois, l'un des maîtres de sa jeunesse auquel l'auteur de ces mémoires rend fidèlement hommage (p. 90) était l'un des meilleurs amis de mon père dans la classe de philosophie d'Émile Chartier au lycée Henri IV, juste avant l'envoi au front de la « classe 13 ».

NOTES

1. Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, 2003
2. *La Recherche dix-huitiémiste : objets, méthodes et institutions* (1945-1995), Paris, Champion, 1998.
3. *RDE*, n°2, avril 1987, p7-17.